« Les genoux de Nicolas touchaient son menton, la main retenant les couvertures appuyait contre ses lèvres. Il sentait les jointures de ses doigts, leur chaleur sèche. Son autre main devait être quelque part dans le lit, dans la profondeur quiète et chaude où se lovait son corps. Quand il ouvrit enfin les yeux, la lumière était chaude aussi. On avait tiré les rideaux, mais le soleil, derrière, brillait avec tant d’éclat que la pièce baignait dans une pénombre orangée, piquetée de petits points lumineux. Il reconnut la table, l’abat-jour, comprit qu’on l’avait installé dans le bureau où se trouvait le téléphone. Il émit un petit gémissement, pour s’entendre lui-même, puis un autre, plus fort, pour savoir s’il y avait quelqu’un alentour. Des pas s’approchèrent, dans le couloir. La maîtresse s’assit sur le bord de son lit. D’une voix douce, en mettant la main sur son front, elle lui demanda s’il se sentait bien, s’il n’avait mal nulle part. Elle proposa d’ouvrir les rideaux, et les rayons du soleil envahirent gaiement la pièce. Puis elle alla chercher un thermomètre. Nicolas savait-il prendre sa température lui-même ? Il hocha la tête, saisit le thermomètre qu’elle lui tendait et le fit disparaître sous les couvertures. À tâtons, toujours recroquevillé en chien de fusil, il baissa son pantalon de pyjama et guida le thermomètre entre ses fesses. […] »

(Emmanuel Carrère, *La Classe de neige*, Paris, Flammarion, 2015, p. 93-95)